

Chapitre I

PARLER AVEC DOUCEUR

EN HUMBLE SERVITEUR DU CHRIST

Introduction

Nous avons vu dans la première partie comment nous devons être des signes lumineux de Dieu les uns pour les autres. Nous avons terminé en montrant qu'**il ne s'agit pas seulement de « proclamer le Christ » (cf. 2 Co 4, 5), mais de « parler dans le Christ »** (cf. 2 Co 2, 17 et 12, 19) pour que notre parole soit vraiment féconde pour le salut des âmes : « Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). Demeurer dans le Christ signifie demeurer dans l'Esprit du Christ, dans ses dispositions intérieures c'est-à-dire essentiellement, comme nous l'avons montré, dans son abandon au Père. L'esprit qui nous anime est plus important que les paroles ou les actions elles-mêmes. De même que nous avons montré comment nous pouvons « dire » le Christ, « le faire voir » par la contemplation et l'adoration, nous allons essayer de préciser, dans la deuxième partie de ce cours, **de quelle manière nous pouvons « parler dans le Christ »** en mettant en évidence l'exercice spirituel¹, le travail sur nous-mêmes que cela signifie.

1. Parler en restant à notre place d'instrument de l'unique Maître

La première manière dont nous pouvons enraciner notre parole dans l'abandon du Christ est d'entrer dans **la disposition du serviteur qui « ne peut rien faire de lui-même »** (cf. Jn 5, 30). Le Christ n'a pas « parlé de lui-même » (cf. Jn 7, 17), mais il a vécu sur terre dans une dépendance totale au Père : « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : mais le Père demeurant en moi fait ses œuvres » (Jn 14, 10). Il nous appelle à nous vivre comme « serviteurs inutiles » (Lc 17, 10) mais non

¹ Comme l'explique saint Jean de la Croix au sujet de la prédication : « S'il veut être utile au peuple et de pas tomber lui-même dans la vaine joie et la présomption, il (le prédicateur) doit se représenter **que cet exercice est plus spirituel que oratoire** ; car, encore qu'il faille jeter des paroles en dehors, néanmoins il ne tient force efficace que de l'esprit intérieur. De façon que, **quelque haute doctrine qu'il prêche, avec un art de rhétorique et un style si relevé que ce soit, d'ordinaire il ne fera profit qu'autant qu'il aura d'esprit.** (...) Or, pour que la doctrine produise son effet, deux dispositions sont requises : l'une du côté de celui qui parle, l'autre du côté de celui qui écoute. Généralement, le profit est proportionné à la disposition de celui qui enseigne. C'est pourquoi l'on dit : tel maître, tel disciple » (*Montée du Mont Carmel*, Livre III, chap. 47(45)).

inutilisables², instruments d'une œuvre qui n'est pas la nôtre, mais celle de « Celui qui donne la croissance »³. Dieu est l'unique Berger des âmes, **l'unique Maître** (cf. Mt 23, 8). Lui seul peut faire croître les personnes dans leur chemin de « lumière, d'intelligence, de sagesse » (cf. Dn 5, 14). **Lui seul sait ce qu'elles ont besoin de voir et de comprendre** au moment du chemin où elles sont. Les voies par lesquelles il les conduit sont « incompréhensibles » (cf. Rm 11, 33). Autrement dit, la manière dont Dieu se sert de nous pour instruire les âmes nous échappe. Certes dans la mesure où nous contemplons le Christ, nous savons que nous le laissons voir à travers notre personne et notre vie, mais la manière dont Dieu se sert de notre « témoignage » pour **éclairer de l'intérieur les personnes**⁴ et, à partir de là, leur faire voir et comprendre les choses d'une manière nouvelle, dépasse infiniment tout ce que nous pouvons concevoir. Nous n'avons qu'à laisser briller à travers nos paroles et nos actions la lumière que Dieu met dans nos cœurs, le reste est son affaire.

En d'autres termes, nous ne sommes pas chargés d'orienter les personnes sur tel ou tel chemin, de les amener à penser telle ou telle chose. **Vouloir convaincre, c'est déjà nous conduire comme des maîtres au lieu de rester à notre place d'instruments**⁵. Ce n'est pas ce que nous croyons pouvoir faire comprendre qui importe, mais ce que Dieu veut faire voir et penser à la personne à travers nous. Quand « le Christ parle en nous » (cf. 2 Co 13, 3), l'effet profond de nos paroles dépasse toujours ce que nous pouvions prévoir : les gens se mettent à penser des choses qui ne nous seraient même pas venues à l'esprit⁶. Certes, par les « discours persuasifs de sagesse » (1 Co 2, 4), nous pouvons convaincre intellectuellement les autres, faire passer nos idées, mais « ce qui est né de la chair est chair » (Jn 3, 6) et « la chair ne sert de rien » (Jn 6, 63) : **ce ne sont pas les convictions intellectuelles qui sauvent, mais les lumières**

² Il est bon de nous rappeler que « de même qu'avec une toute petite flamme faible et tremblante, on peut allumer un grand incendie, ainsi le bon Dieu se sert de qui il veut pour étendre son règne... Il n'y a donc jamais à s'enorgueillir quand nous sommes pris comme instruments. Le bon Dieu n'a besoin de personne » (Thérèse, *Conseils et souvenirs*, Cerf Paris, 1996, p. 161).

³ « Qu'est-ce donc Apollos ? Et qu'est-ce que Paul ? Des serviteurs par qui vous avez embrassé la foi, chacun d'eux selon ce que le Seigneur a donné. Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui donne la croissance. Ainsi donc, ni celui qui plante n'est quelque chose ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance : Dieu » (1 Co 3, 5.7).

⁴ Dans la mesure où notre esprit contemple le mystère, notre parole est le moyen à travers lequel l'esprit de l'autre est mis en contact avec le mystère pour autant qu'il est prêt à l'accueillir.

⁵ Nous avons simplement à « dire la vérité de notre cœur » (Ps 14(15), 2) fidèlement pour que Dieu puisse, à travers nous, « illuminer les yeux du cœur » (cf. Ép 1, 18) de l'autre. Cela suppose que **nous ne nous approprions pas les lumières reçues** : « Et pour que l'excellence même de ces révélations ne m'enorgueillisse pas, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan chargé de me souffleter – pour que je ne m'enorgueillisse pas ! » (2 Co 12, 7). Il est bon de penser que « souvent, sans le savoir, les grâces et les lumières que nous recevons sont dues à une âme cachée » (Thérèse, *Carnet jaune*, 16.07.5) et non pas à notre propre sainteté.

⁶ Ce que Mère Teresa avait parfaitement compris selon le témoignage qu'en a donné S. Exc. Mgr G.B. Re, lors de la messe anniversaire célébrée le 5 septembre 1999 : « Une affirmation chère à Mère Teresa en s'adressant à ses filles était la suivante : “Ce que nous disons n'a pas d'importance. Ce qui importe vraiment est ce que, à travers nous, Dieu dit.” » (O.R.L.F. n° 38 – 21.09.1999).

intérieures qui transforment en profondeur la manière de voir et de penser les choses⁷. L'évangélisation ne peut se réduire à la transmission d'un savoir, ni à des explications rationnelles : celles-ci sont reçues dans la tête et n'éclairent pas vraiment l'esprit, elles ne suffisent pas à animer la vie. Nous perdons beaucoup de temps à vouloir convaincre au lieu de rester instruments de la lumière divine⁸. **Nous comptons trop sur nos arguments** alors que, plus radicalement, la force de nos paroles dépend de la profondeur de notre « contemplation » et de notre abandon. On peut « dire beaucoup en peu de mots » (cf. Si 32, 8).

2. Dans l'humilité et la confiance, évangéliser sans chercher à évangéliser

La sagesse consiste donc ici à quitter le « vouloir faire comprendre », à lâcher la maîtrise des choses, toute forme de projet sur l'autre, et donc aussi le calcul dans l'aide que nous voudrions lui apporter. Il nous faut apprendre à **évangéliser sans vouloir évangéliser** c'est-à-dire sans vouloir faire ce que Dieu seul peut faire. Le serviteur n'a pas besoin de « savoir ce que fait son maître » (cf. Jn 15, 15) pour servir, pas plus que le crayon pour écrire⁹. Là est précisément la première forme d'abandon que Dieu attend de nous dans notre apostolat¹⁰. Là est aussi **la différence entre l'évangélisation et le prosélytisme**. Cette « démaîtrise » dans la parole suppose tout un chemin de reconnaissance de notre impuissance¹¹, de renoncement à nos prétentions secrètes

⁷ Quand bien même les personnes seraient convaincues humainement de ce que nous leur disons, elles n'en seraient pas pour autant vraiment évangélisées au sens où leur esprit n'aura pas été mis en contact avec le mystère, elles n'auront pas accueilli la lumière de la Révélation. Leur foi serait « **fondée sur la sagesse des hommes et non sur la puissance de Dieu** » (cf. 1 Co 2, 5).

⁸ Nous nous faisons facilement illusion comme l'a perçu la petite Thérèse à propos de la correspondance entre une carmélite et un missionnaire : « ... il faut pour cela une *volonté expresse* de l'autorité, car il me semble qu'autrement cette correspondance ferait plus de mal que de bien, sinon au missionnaire du moins à la carmélite continuellement portée par son genre de vie à se replier sur elle-même, alors au lieu de l'unir au bon Dieu, cette correspondance (même éloignée) qu'elle aurait sollicitée lui occuperait l'esprit ; **en s'imaginant faire monts et merveilles, elle ne ferait rien du tout que de se procurer sous couleur de zèle, une distraction inutile**. Pour moi il en est de cela comme du reste, je sens qu'il faut pour que mes lettres fassent du bien qu'elles soient écrites par obéissance et que j'éprouve plutôt de la répugnance que du plaisir à les écrire » (Ms C, 32r^o-32v^o).

⁹ On peut reprendre aussi l'image du pinceau, utilisée par la petite Thérèse en tant que maîtresse des novices : « Si la toile peinte par l'artiste pouvait penser... elle saurait que ce n'est point au pinceau mais à l'artiste qu'elle doit la beauté dont elle est revêtue. Le pinceau de son côté ne pourrait se glorifier du chef-d'œuvre fait par lui, il sait que les artistes ne sont pas embarrassés, qu'ils se jouent des difficultés, se plaisant à choisir des instruments faibles et défectueux... Ma Mère bien-aimée, **je suis un petit pinceau que Jésus a choisi** pour peindre son image dans les âmes que vous m'avez confiées... » (Ms C, 20r^o).

¹⁰ Notamment en renonçant à « mener » la conversation comme la petite Thérèse nous l'a enseigné : « Ainsi **quand je parle à une novice, je tâche de le faire en me mortifiant**, j'évite de lui adresser des questions qui satisferaient ma curiosité ; **si elle commence une chose intéressante et puis passe à une autre qui m'ennuie sans achever la première, je me garde bien de lui rappeler le sujet qu'elle a laissé de côté**, car il me semble que l'on ne peut faire aucun bien lorsqu'on se recherche soi-même » (Ms C, 32v^o).

¹¹ « Ma Mère, depuis que j'ai compris qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche que vous m'avez imposée ne me parut plus difficile, j'ai senti que l'unique chose nécessaire était de **m'unir de plus en plus à Jésus** et que le reste me serait donné par surcroît. En effet jamais **mon espérance** n'a été trompée, le Bon Dieu a daigné remplir ma petite main autant de fois qu'il a été nécessaire pour que je nourrisse l'âme de mes sœurs. Je vous avoue que si je m'étais **appuyée** le moins

c'est-à-dire un chemin d'humilité¹². Sur ce chemin, il nous faut être conscient que notre premier obstacle est notre « science », notre savoir, sur lesquels nous prenons spontanément appui. **Avoir, savoir, pouvoir**. Il y a là un piège qui est, en définitive, celui de l'orgueil spirituel¹³ : « **La science enfle ; c'est la charité qui édifie** » (cf. 1 Co 8, 1) puisque c'est elle qui nous fait connaître Dieu et donc nous rend capables de le faire connaître aux autres. Ne « rien vouloir savoir **sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié** » (1 Co 2, 2) ne signifie pas se complaire dans une ignorance crasse, mais posséder sans posséder (cf. 1 Co 7, 30), sans prendre appui pour ne pas faire obstacle à la lumière divine¹⁴. On ne peut transmettre une vérité que l'on croit posséder. Le vrai témoin est un « pauvre en esprit » (cf. Mt 5, 2). De même, **notre agilité à raisonner**, notre puissance dialectique peuvent être un piège : nous sommes tentés de vouloir dominer rationnellement en « nous appuyant sur notre propre entendement » (cf. Pr 3, 5) au lieu de mettre la logique au service de l'expression de notre contemplation.

Moins nous nous appuyons sur nous-mêmes, plus nous pouvons mettre notre confiance en Dieu. **Avec l'humilité grandit la confiance**. Dieu est assez puissant pour mettre en toute circonstance sa lumière dans nos cœurs afin que nous puissions dire, « **sur le moment** » (cf. Mt 10, 19), la parole nécessaire. **Nous n'avons pas à chercher avec inquiétude comment parler ou que dire** » (cf. Mt 10, 19). Dieu « fournit au laboureur la semence » (cf. 2 Co 9, 10) : parler c'est semer, c'est jeter à l'extérieur la semence de lumière que Dieu met dans notre cœur. La semence, ensuite, produit « d'elle-même » (cf. Mc 4, 27) son fruit en l'autre. Si c'est Dieu qui nous inspire et que nous demeurons dociles à la lumière qu'il met dans nos cœurs, nous pouvons avoir confiance en la puissance de la parole de qu'il met sur nos lèvres même si nous n'arrivons pas à en saisir humainement l'efficacité puisque que celle-ci dépassera toujours nos calculs.

du monde **sur mes propres forces**, je vous aurais bientôt rendu les armes ... De loin cela paraît tout rose de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage, enfin **de les modeler d'après ses vœux et ses pensées personnelles**. De près c'est tout le contraire, le rose a disparu... on sent que faire du bien c'est chose aussi impossible sans le secours du bon Dieu que de faire briller le soleil dans la nuit... On sent qu'**il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles** et guider les âmes par le chemin que Jésus leur a tracé, sans essayer de les faire marcher par sa propre voie » (Ms C, 22v^o-23r^o)

¹² Qui passe par beaucoup d'humiliations. Lorsque nous croyons pouvoir vaincre c'est-à-dire convaincre par nous-mêmes, nous faisons l'expérience douloureuse que nos paroles sont vides, vaines, nous nous fatiguons inutilement : rien ne passe en réalité.

¹³ De celui qui « connaît la volonté de Dieu, qui discerne le meilleur, instruit par la loi, et ainsi se flatte d'être lui-même le guide des aveugles, la lumière de qui marche dans les ténèbres, le maître des simples, parce qu'il possède dans la Loi l'expression même de la science et de la vérité... » (cf. Rm 2, 18-20).

¹⁴ Au sens où comme l'a dit la petite Thérèse : « ...**plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant...** (...) Mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile car "Le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? Il faut le chercher bien loin" (...) c'est-à-dire dans la *bassesse*, dans le *néant*... » (LT 197).

3. Parler sans tension, avec douceur, pour laisser passer la puissance de l'Esprit

Ce chemin d'humilité et de confiance nous amène donc à lâcher tout « vouloir faire comprendre », de pouvoir illusoire sur l'autre et nous fait entrer dans **une détente, une « légèreté »¹⁵ et une douceur qui nous rendent disponibles à l'Esprit Saint et qui sont notre vraie force¹⁶**. La tension, née de notre vouloir faire, suscite chez l'autre une réaction spontanée plus ou moins consciente de défense. On récolte ce que l'on sème : on se retrouve dans une lutte stérile agressivité contre agressivité, argument contre argument. À l'inverse, **la douceur**, née de notre humilité, **désarme l'autre**, l'amène à lâcher ses défenses, l'ouvre à la lumière¹⁷. « **Rien par force** »¹⁸. Quand elle naît d'un laisser-faire véritable, cette douceur n'a rien à voir avec la mollesse, elle va au contraire de pair avec la fermeté parce qu'elle est forte de la force de notre abandon. Elle nous conforme au Christ Serviteur qui « ne crie pas, n'élève pas le ton, ne brise pas le roseau froissé », pas plus qu'il « ne faiblit ni de cède » (cf. Is 42, 2-4). Il y a là un équilibre subtil à trouver qui correspond **à l'intégration progressive de notre agressivité humaine dans la charité divine** et qui fait qu'on arrive à « insister à temps et à contretemps » (cf. 2 Tm 4, 2) sans insister c'est-à-dire en sachant « sortir » là où il n'y a pas d'« accueil » (cf. Mt 10, 14-15). Là où l'autre n'est pas prêt à voir, cela ne sert à rien de dire. **Le respect de la liberté de l'autre** n'est pas une limite à l'évangélisation mais le chemin par lequel celle-ci doit passer. L'Esprit Saint, en effet, n'agit que dans la liberté, jamais dans la contrainte. La vérité est amie de la douceur, elle ne s'impose pas¹⁹, mais elle veut s'offrir à tout homme à travers de pauvres serviteurs qui croient en **la puissance de l'humilité et de la douceur du Cœur du Christ**.

¹⁵ D'une légèreté « apte à se laisser saisir par l'Esprit » (cf. Jean-Paul II, *Orientale Lumen*, 12).

¹⁶ Quand on ne poursuit rien, qu'on attend rien, qu'on ne veut rien, on n'a plus de raison d'être tendu : « Je ne poursuis ni grands desseins, ni merveilles qui me dépassent. Non mais je tiens mon âme égale et silencieuse ; mon âme est en moi comme un enfant, comme un petit enfant contre sa mère » (Ps 130, 1-2).

¹⁷ « Mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de cœur » (cf. Mt 11, 29). Comme l'a dit Jean-Paul II : « **C'est par la douceur et l'humilité qu'il (le Christ) veut régner sur les cœurs** » (*Audience générale* du 20 juin 1979, O.R.L.F. n° 26 – 25 juin 1979). C'est dans la douceur et l'humilité que le Christ veut régner sur les intelligences et instruire les âmes.

¹⁸ Selon la célèbre expression de saint François de Salles (cf. Lettre à Mme de Chantal 14 octobre 1604 – Ed. d'A. XII, 359). Rien force ni par colère : « Ne contristez pas l'Esprit Saint... Aigreur, emportement, colère, clameurs, outrages, tout cela doit être extirpé de chez vous » (Ép 4, 30-31).

¹⁹ On peut, par une manipulation psychologique, imposer à quelqu'un des idées, mais non pas la vérité elle-même qui suppose une libre ouverture de notre esprit à la réalité qui se laisse voir.